

CHAPITRE V

Port-Cé, à deux kilomètres de Saint-Nazaire, est un petit bourg situé sur la mer. On n'y voit nul souvenir du passé, et, comme Hauteceur, le manoir féodal de la baronne Anne s'est écroulé sous la main des révolutions ou sous celle du temps, plus lente, mais non moins impitoyable.

Fort ancien déjà à l'époque dont nous parlons, ce château, par son aspect triste et sombre, jurait avec le site charmant, la riante nature au milieu de laquelle il s'élevait. Convenant à ses pensers chagrins, Port-Cé, un des fiefs donnés en dot à Anne, fut choisi de préfé-

rence par Achille, pour s'y retirer avec les siens. La mort du baron étant arrivée peu de temps après, Anne ne voulut plus quitter cette résidence, et elle attendait que son fils fût en âge de se livrer aux restaurations que comportaient leur rang et leur fortune.

Ainsi, la façade était mutilée sans que le lierre en cachât les blessures; les pierres des perrons et les pavés des salles basses étaient disjoints; le beffroi surmontant une des portes de la cour circulaire qui précédait la cour intérieure jetait d'une voix rouillée son lugubre et formidable carillon. Et pourtant, c'était là qu'à l'écart, faisant le bien autour d'eux, vivaient la baronne Anne et son fils Alain de Hauteœur; c'est là qu'un soir, réunis près d'une fenêtre ouverte, dans une des salles des tourelles, la main dans la main, les yeux tournés vers le ciel, ils semblaient attendre un conseil.

La mère rompit le silence :

« Voyez, mon fils, dit-elle, ce n'est plus Romoald seul aujourd'hui qui vous réclame, ce sont les trois frères de votre père. Si vers moi il leur plaît d'envoyer également les interprètes de leurs respectueux appels, c'est pour être plus sûrs de vous posséder parmi eux. Seul rejeton de leur lignée, ils vous entoureront, Alain, de tant d'affection et de tant de soins, que dans mes larmes je trouverai encore quelques pensées propres

à me donner du courage. Oui, c'est vous seul qui irez vivre à Hauteœur, accompagné de mes vœux et de mes prières!

— Ma mère, oh! ma mère!...

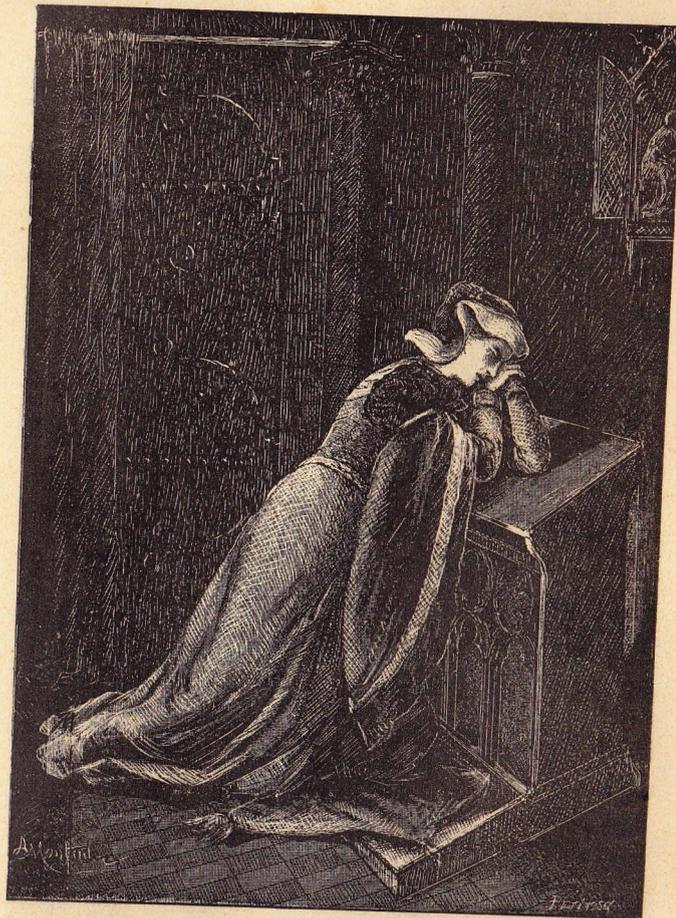
— Pour moi, je ne saurais souscrire à leurs désirs.

La plaie faite à mon cœur est trop vivace. Oh! que n'est-ce moi qui ai payé de ma vie le sacrifice que Dieu imposait à Romoald. Mais votre père, Alain! votre père, dont votre jeunesse avait tant besoin! C'est ici, dans cette salle, que la mort l'emporta. C'est ici que, prenant votre tête blonde dans ses mains, il y colla sa bouche et vous donna son dernier baiser, sa dernière bénédiction: « Ne venge pas ma mort, » vous a-t-il dit en mourant, et se tournant vers moi: « Anne, élevez votre enfant dans l'amour de Dieu et du prochain. » Je vous ai élevé, Alain, dans la crainte du Seigneur. J'ai développé en vous les instincts de droiture et de charité qu'il vous avait légués... Je crois avoir fait mon devoir. J'ai cherché à vous attirer les dons du ciel; mais je me trouve sans force, alors que, pour vous aider à recueillir ceux de ce monde, il me faudrait faire acte de condescendance vis-à-vis de l'homme qui fut le bourreau de votre père, et quand ce bourreau... est son frère!

— Ma mère, que dites-vous! Quels mystères!... et c'est vers lui, vers le bourreau de mon père que vous

voulez m'envoyer. Pitié, ma mère! Je ne veux d'autres biens ici-bas que ceux qui me viendront de vous, de vous seule. Et du moment que Hauteceur ne peut inspirer à ma mère qu'une invincible répulsion, hélas! trop justifiée, je ne saurais l'habiter. Si je ne dois venger mon père, je puis toujours refuser la succession donnée par une main criminelle.

— Alain, ne dites pas cela. Que le ciel me préserve de faire germer en vous un sentiment de haine contre le seigneur votre oncle. Votre père n'a-t-il pas ajouté encore : « Je pardonne à Romoald; que Dieu et les miens lui pardonnent de même! » Et moi, j'irais vous mettre au cœur par mes paroles le sentiment que depuis lors je n'ai pu maîtriser! Non, il n'en sera pas ainsi. Votre père, Alain, vous voulait une grande situation, une grande fortune. Pour vous, pour vous seul, il connut l'ambition; mais la mort l'empêcha de s'y livrer et d'attirer sur son fils la gloire et la puissance qu'il lui rêvait si belles. Et aujourd'hui que, venant à vous, la fortune vous appelle, moi, votre mère, je vous en détournerais! Non, Alain, et si le remords auquel votre oncle Romoald semble en ce moment en proie le pousse à racheter une partie de sa faute en vous faisant du bien, je ne dois pas prêter les mains au démon en y mettant obstacle. Que dirait-on de moi, si on vous voyait



ELLE DEMANDAIT AU CIEL LE COURAGE. (P. 81.)

fouler aux pieds la fortune et les titres offerts par votre oncle ?

— Le premier qui oserait élever le moindre blâme sur vos actes, ma mère, fit Alain avec chaleur en portant la main à son côté, sentirait la lame de mon épée lui labourer les chairs.

— Enfant, apprenez à vous contenir. Sachez plutôt imposer par la noblesse de votre attitude que par votre épée.

— Oui, ma mère, mais au nom du Ciel ! ne contraignez pas votre enfant, votre fils unique, à vous abandonner, à vous quitter pour Hauteceur.

— Votre fortune en dépend et je ne puis charger ma conscience de vous l'avoir fait perdre. »

L'enfant était tombé aux genoux de sa mère et lui baisait les mains : — « Je vous en supplie, disait-il, la voix pleine de larmes.

— Oh ! que l'amour maternel devient parfois cruel ! Enfant, ne pleurez pas ainsi. Il est tard, gagnez votre couche, nous en reparlerons demain. »

Et ils se séparèrent.

La lampe qui brûlait sur la table de la châtelaine ne fut pas éteinte de la nuit. Anne veillait, en proie aux idées du jour précédent ; jusqu'à ce que le jour parut, son esprit fut en proie à une lutte terrible, dans laquelle l'amour maternel resta vainqueur.

A ce moment le calme s'était fait. Anne avait quitté sa chambre, et, à genoux dans le petit oratoire qui séparait cette pièce de celle de son seigneur défunt, elle demandait au ciel le courage pour accomplir la tâche de dévouement que sa tendresse pour son fils venait de lui imposer. Allant décrocher l'épée et la bannière des Hauteœur appendues au-dessus du lit d'Achille et les ayant couchées sur l'autel, elle fit appeler Alain. L'enfant fut saisi du bouleversement survenu dans les traits de sa mère. La trace des larmes, comme deux larges sillons, partageait son visage; son front était chargé de rides, et il se demandait si les cheveux n'avaient pas pris la teinte des fils argentés du lin, tant chez sa mère tout lui semblait vieilli. La voix seule, dont elle s'efforçait de dissimuler l'émotion, ne lui parut pas changée.

« Mon fils, dit-elle, il est des devoirs si pénibles qu'ils rachèteraient nos âmes de mères, si ici-bas les bienfaits qu'en recueillent nos enfants ne nous en dédommageaient amplement. Ceci dit, ne me remerciez pas. Je vous suis à Hauteœur. Partout où vous irez, j'irai. J'ai trouvé dans la foi et l'espérance en Dieu le courage qui me manquait hier. Mais retenez, Alain, que vous voir suivre la ligne droite sera toute ma joie. Craignez que l'orgueil, le despotisme n'aillent l'emporter

dans la balance de vos actes, alors que la fortune vous sourira. Voici l'épée de votre père, ne la laissez pas derrière vous. Portée bien haut dans les croisades par vos aïeux, son acier s'est teint bien souvent du sang des ennemis du Christ : respectez-la. Qu'elle se trouve toujours prête à vous servir pour les nobles causes. Gardez cette bannière. Votre père vous la légua immaculée. Qu'à son contact se purifient toutes celles des Hauteœur ! Alain, l'âme de votre oncle va de par Dieu être commise à vos soins. Au nom de votre père, prenez-y garde. »

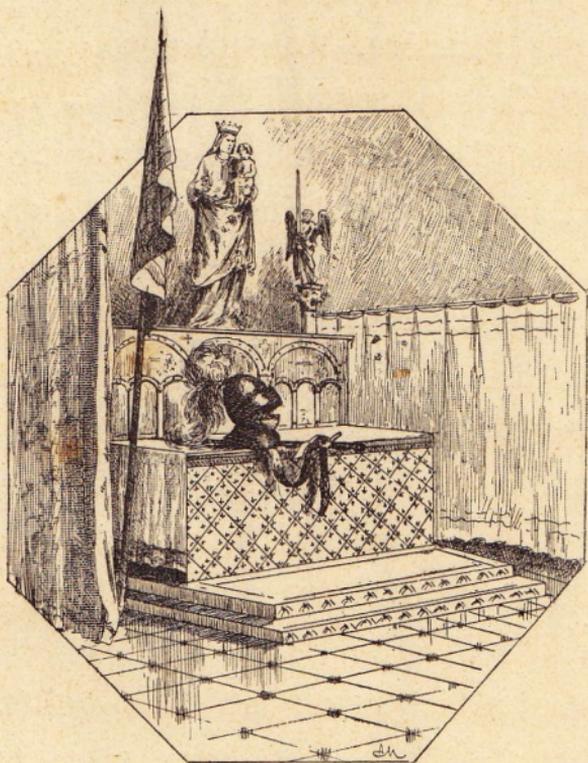
Puis, après une courte prière et de touchants adieux à la tombe d'Achille, la veuve ordonna les apprêts du départ pour le château des puissants seigneurs de Hauteœur. Les pauvres lui firent escorte le plus loin qu'ils purent. Parmi eux une femme, usée par la misère et les chagrins encore plus que par l'âge, ne cessait d'élever la voix :

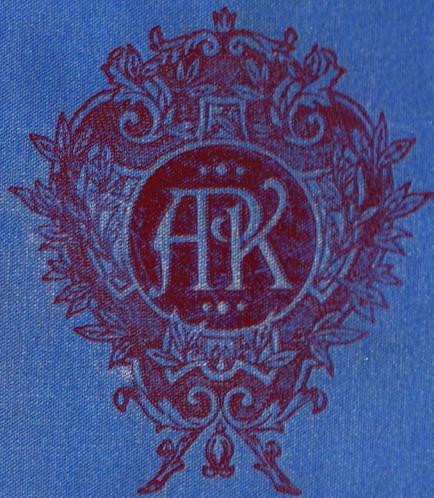
« Notre noble dame, ne nous quittez pas ! »
Puis encore : « Donnez au gars votre bénédiction là-bas.

— Oui, mère Ennoch, disait Anne de sa voix douce. Je vais là-bas veiller sur les enfants. Soyez sans crainte. »

Et les barques emmenant la baronne et son fils

glissaient déjà sur l'eau, que ces âmes en peine envoient encore leurs prières vers le ciel pour la conservation des jours de leurs bienfaiteurs.





MADAME
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE
D'UN
HAUTECŒUR

A. PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏDE PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M^{me} L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

ILLUSTRATIONS DE MONTADER



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

À

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.